

LES NÈGRES

de **Jean Genet**

mise en scène **Emmanuel Daumas**



photo © Céline Coyac

du 20 au 23 mars 2012 / Théâtre des 13 vents

mar	20.03	19h
mer	21.03	20h30
jeu	22.03	19h
ven	23.03	20h30

durée : 2h10

tarif (hors abonnement)
de 11,50€ à 24€

location - réservation 04 67 99 25 00



SAISON 11.12

LES NÈGRES

de **Jean Genet**

mise en scène **Emmanuel Daumas**

scénographie **Benoît Fincker, Bruno Marsol**
avec l'aide de **Katrijn Baeten** et **Saskia Louwaard**
lumière **Bruno Marsol**
son **Isabelle Fuchs**
costumes **Cara Marsol**
assistant à la mise en scène **Vincent Deslambres**
régie générale **Manuella Mangalo**

avec

Franck Behanzin *Ville de Saint-Nazaire*

O. Humbert Boko *Archibald*

Eliane Chagas *Félicité*

Isidore Dokpa *Le gouverneur*

Alfred Fadonougbo *Le juge*

Nathalie Hounvo Yekpe *Vertu*

Guy Ernest Kaho *Le missionnaire*

Mathieu Koko *Village*

Carole Lokossou *Bobo*

Joël Lokossou *Diouf.*

Sophie Mêtinhoué *Neige*

Jean-Louis Kedagni *Le valet*

Marie-Sohna Condé *La reine*

spectacle créé en avril 2011 au Centre Culturel Français de
Cotonou (Benin)

production Petite compagnie des Feuillants / **co-producteurs** Les Nuits de Fourvière / Département du Rhône, en collaboration avec Le Point du Jour, Théâtre de Villefranche, Théâtre des 13 vents - CDN de Montpellier / **avec l'aide de** l'Institut Français, l'Institut Français du Bénin, du Ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Rhône-Alpes, de la Région Rhône-Alpes, de la Ville de Lyon ; de la CITF, Commission internationale du théâtre francophone ; de l'Organisation internationale de la Francophonie / **soutiens** Fondation Zinsou ; Lapro-Théâtre, Ligue Africaine des professionnels de Théâtre / **remerciements** Artisttik Africa, Nadège Leroy, Camille Germser.



photo © Céline Coyac

Histoire d'un projet

En 2006 je me penche sur Les Nègres de Genet. Je suis fasciné par les phrases, la structure de la pièce : une mise en abîme à l'infini, un hymne au Théâtre qui se déconstruit sans cesse, des adresses au public qui côtoient des moments où celui-ci est complètement oublié, des accidents, des surprises, de la trivialité et du sublime. Le tour de force d'arriver à écrire une clownerie sur une des plus grande barbarie de l'histoire du monde : le rapport entre les Noirs et les Blancs.

Je suis également fasciné par les images que Jean Genet propose, suggère : une lumière très vive de néons, des Noirs en fracs et robes de soirée très pailletées et du plus grand mauvais goût, qui alternent danse africaine et menuet de Mozart, et des Noirs maquillés en Blancs avec nos costumes traditionnels français : la robe d'église, la robe de juge, la robe de reine, etc.

Ça me donne envie d'aller en Afrique, voir si je peux travailler là-bas, avec des acteurs de là-bas.

Par un concours de circonstances, je me retrouve au Bénin, à Cotonou. Par hasard au Dahomey, la porte de l'esclavage ; l'endroit quasi mythique où Genet situe sa pièce.

Voilà le désir initial : partager avec l'Afrique, dont je ne sais rien, ce petit bout de vérité universelle. Dire sous le ciel africain cette mystification du corps noir et cette satire de notre édifice culturel occidental, arrogant, factice, immense et grotesque.

Je réunis un petit groupe, on commence à travailler.

Il faut que j'arrive à répondre aux questions qui se posent 50 ans après l'écriture de la pièce, 50 ans après la décolonisation.

Ne travailler qu'avec des Africains ?

Mélanger des Noirs d'Afrique et des Noirs de France ?

Tous, se mélanger.... Se mettre au même endroit, avec juste le poème entre nous, et se foutre des couleurs !

Le sujet

Du théâtre dans le théâtre.

Des Noirs peints en Noirs joueront des nègres qui joueront le seul drame capable d'intéresser le Blanc : le viol et le meurtre d'une ravissante jeune fille par un Noir séduisant, sauvage et manipulateur. Des Noirs peints en Blancs (et quels Blancs ! le juge, le gouverneur, le missionnaire, la reine...) joueront le public de France devant écouter l'histoire du méchant nègre.

Le drame doit être suivi par le jugement du nègre par la cour, « tout ici se passant dans l'univers de la réprobation. »

Le sacrifice d'une jeune blonde : Marie après qu'un Noir aux cuisses d'ébène l'a violée sous le nez de sa maman. Il faut le juger, le sacrifier. Voilà pour faire plaisir à tout le monde !

Des colons fin soûls qui pètent dans la jungle nocturne et mystérieuse de l'Afrique Terre-Mère, une mama colossale appelant les nègres humiliés, tant des cales des négriers que des usines Citroën à envahir le Théâtre, voilà pour flatter les bons sentimenteurs comme les mauvais.

Mais comme dans *Le Balcon*, c'est en dehors de la scène du Théâtre que la révolution a lieu. Les Noirs de dehors organisent la révolte, et pour une fois ce soir, le meurtrier de théâtre ne sera ni jugé ni condamné. Ce soir ce sont les nègres qui organiseront « un massacre lyrique » de la cour blanchie, des piliers des vieilles valeurs françaises.

Mais est-ce que ce n'est pas à ce moment-là que Genet organise le seul drame capable de nous intéresser, feignant de pousser les Noirs jusqu'au bout de leur sauvagerie et du désir de vengeance qu'il nous plait de présupposer ?

A quel moment Genet cesse de faire de la provocation univoque, en faisant semblant de choquer, donc finalement de faire plaisir, et commence à questionner une vérité plus universelle, au-delà des civilisations ?

Qu'y a-t-il derrière les apparences ?

Qu'avons-nous fait de notre Terre ?

Qui sont les héros ?

Qui est libre ?

Pourquoi l'homme fait souffrir l'homme ?

Le contexte de la pièce

Les Nègres est un poème sur la peau noire, sur l'identité, sur la Nature et la Nuit, un poème donné comme un cadeau d'excuse à la barbarie colonialiste. C'est aussi une fête joyeuse. Du Théâtre, un hymne au Théâtre et à la liberté. Une boutade, un jeu de massacre de fête foraine.

Genet écrit *Les Nègres* à la fin des années cinquante, au moment où le Dahomey obtient son indépendance. Dans les années soixante-dix il s'investit dans l'action directe aux côtés des Black Panthers. Il est pourtant clair que lorsque nous lisons la pièce aujourd'hui, rien ne semble daté.

« Dans cette pièce, j'ai voulu donner à voir une chose profondément enfouie, une chose que les Noirs et que les autres êtres aliénés sont incapables d'exprimer. »

La pièce a été écrite après que Genet a vu *Les Maîtres fous*, le reportage de Jean Rouch, où dans la forêt, des Noirs en transe sont possédés par des divinités modernes « les chefs blancs », et vont jusqu'à sacrifier et manger un chien, l'animal sacré entre tous pour eux. Ils s'exilent eux-mêmes de leurs couleurs, de leurs personnes.

Les pistes sont brouillées. La vérité disparaît derrière les ombres et les masques. Seule compte la sueur âcre des corps humiliés, la grandeur de celui qui descend jusqu'au bout de la honte.

Dans la pièce les Blancs : le missionnaire, le gouverneur, le juge, etc., sont joués par des Noirs. Ce qui permet à Genet de pousser jusqu'au vertige la vanité, l'arrogance, le comique de notre société occidentale qui n'en finit pas de se ruiner, avec l'outrecuidance invraisemblable d'affirmer qu'elle a compris quelque chose : le monde... ou peut-être comment l'organiser. Cette naïveté inconsciente, présomptueuse et mortifère qui en 1994 fait dire à Edouard Balladur « c'est nous qui leur avons apporté la civilisation. »

Et déjà, voilà un projet passionnant : travailler sur ce rapport ambigu et si intime que les Noirs entretiennent avec le Blanc, l'image du Blanc, que ce soit le négrier, le colon, ou maintenant celui qui « les enferme chez eux » (Alain Badiou) ; ou celui qui, sous couvert de générosité, ne doute pas qu'ils seraient tellement mieux élevés « chez nous » ; sans parler de ceux qui pensent « qu'ils n'ont pas d'Histoire ».

Mais l'idée de génie de Genet, le théâtre absolu, la clownerie magistrale, c'est, face à cette cour grotesque de Blancs singés par des Noirs, des noirs qui jouent les Noirs. Plus noirs que noirs, noircis au cirage noir. Ils jouent les nègres « comme des coupables qui en prison joueraient à être des coupables ». Ils creusent au plus loin l'image simplifiée, caricaturale, dégradante ou mystifiée que l'Autre leur revoie d'eux mêmes, par le Théâtre, le sur-jeu.

Voilà ce qui me plaît par-dessus tout dans la pièce et qui ne peut se démoder. Sortir de l'humiliation en allant plus loin dans le cliché, les a priori, les fantasmes que le dominateur peut avoir du dominé.

D'une part; il s'agirait, en récupérant l'insulte et en la grossissant au maximum, de renvoyer un puits sans fond dans lequel l'imaginaire du regardant avec tous ses codes et ses valeurs ethnocentriques, ses idées préconçues et asphyxiées, peuvent s'abîmer.

D'autre part, en descendant au plus aigu de l'humiliation, intimement, peut-être quitte à se trahir soit même, atteindre si ce n'est l'héroïsme, du moins quelque chose de la Vérité.

Dans un monde d'êtres humains obnubilés par la quête de la certitude, ce serait ça le projet, tant pour les Noirs que les Blancs : organiser une grande cérémonie qui grince et se rire des couleurs et des cultures en regardant la mort en face.

Rendre compte, sans l'enfermer, de cet écoeurement des vieilles certitudes qui nous noient, du « malaise dans la civilisation », de l'étouffement dans la poussière de ces vieux continents, l'un qui sent le pipi de chat dans les dentelles et l'autre les vapeurs d'essence kpayo (essence de contrebande). Un jeu qui « tire la langue », au monde et au vide, un jeu qui fait vaciller les valeurs en ruines et, à la fois, qui parle aux morts.

Jouer Les Nègres aujourd'hui

La pièce se resserre aujourd'hui, à mon avis, autour du rapport présent entre l'Afrique et la France. Ou, plus exactement, entre les Africains et les Français de maintenant. Autour de complexes qui se sont soit disant enfouis, mais qui transpirent, suintent partout.

Pour ça, ce qui me paraît réjouissant, c'est de travailler avec des acteurs jeunes, concernés, responsables et modernes.

Je ne veux pas aller en Afrique travailler sur la griotique ancestrale, ni sur une idée d'un théâtre initial, épuré, mythologique et « sauvage ».

Je veux mettre en scène des jeunes garçons et des jeunes femmes qui puissent se raconter à nous à travers leurs histoires contemporaines, urbaines pour la plupart. Et faire apparaître comment ils sentent qu'on les voit et déconnent avec ça et nous tuent avec leur déconne... pour qu'ils vivent eux.

Le tout avec le texte de Genet, finalement bien plus écrit comme un happening « agit' pop » qu'une grand-messe.

Pour ça, concentrer son énergie sur une parole qui s'invente absolument au présent, libérée, dégagée de toutes les histoires du théâtre. Même s'ils font semblant de jouer comme « à la Comédie Française » ou dans une pub de Banania, c'est pour faire les clowns et ça doit être clair. C'est quand même un grande « fausse » impro autour d'une petite farce granguignolesque (et vaudou !!! à ça oui !! On n'est pas au Bénin pour rien quand même !!).

C'est pourquoi il est nécessaire de rendre limpide la structure si sophistiquée en apparence, mais somme toute assez claire et simple, et vivante, et joyeuse.

Ainsi le trouble profond aura des chances d'apparaître... Et le poème aussi.

Je suis né à Paris le 19 décembre 1910. Pupille de l'assistance publique, il me fut impossible de connaître autre chose de mon état civil.

Quand j'eus vingt et un ans j'obtins un acte de naissance. Ma mère s'appelait Gabrielle Genet. Mon père reste inconnu. J'étais venu au monde au 22 de la rue d'Assas.

Je saurai donc quelques renseignements sur mon origine, me dis-je, et je me rendis rue d'Assas.

Le 22 était occupé par la Maternité.

On refusa de me renseigner.

Jean Genet

Jean Genet, écrivain, poète et auteur dramatique, naît à Paris le 19 décembre 1910. Sa mère l'abandonne à la naissance. Pupille de l'Assistance publique, il est placé dans une famille du Morvan. Très jeune il commet son premier vol et éprouve ses premiers émois homosexuels, éléments fondateurs du mythe Genet. Dès son adolescence il commence une existence marginale et rebelle, passant par la colonie pénitentiaire de Métray, la légion étrangère et la prison à plusieurs reprises. C'est d'ailleurs à Fresnes qu'il commence sa première oeuvre, en 1942, **Le condamné à mort**. Genet est un perfectionniste, obsédé par la beauté du mot. Plusieurs romans autobiographiques vont suivre - **Notre Dame des fleurs** (1944), **Miracle de la rose** (1946), **Querelle de Brest** (1947), **Pompes funèbres** (1947) - mais ces premiers romans sont censurés car jugés pornographiques. Jean Cocteau et Jean-Paul Sartre le font découvrir et le défendent, l'un en lui évitant la prison à perpétuité et l'autre en écrivant, en 1952, **Saint Genet comédien et martyr**.

A partir de 1947, Genet écrit essentiellement des pièces de théâtre, protestations sociales et politiques : **Les bonnes** (1947), **Haute surveillance** (1949), **Les nègres** (1959), **Les paravents** (1961). Il met en place avec Michel Foucault un observatoire des prisons, prend parti pour les indépendantistes algériens, s'engage auprès des Black Panthers et des Palestiniens : **Le captif amoureux** (1986) et **L'ennemie déclaré** (posth. 1991) en sont l'illustration.

Il n'attire plus les foudres de la critique et est un des auteurs dramatiques les plus joués du répertoire français. Il obtient en 1983 le Grand Prix national des lettres et sert d'inspiration aux auteurs de la Beat Generation.

Il meurt à Paris le 15 avril 1986.

source : Bibliothèque nationale de France

Emmanuel Daumas

metteur en scène

Formé au conservatoire de Marseille puis à l'ENSATT (Ecole Nationale Supérieure des Arts et Technique du Théâtre) au sein de la 59^{ème} promotion.

Au théâtre il met en scène **L'impardonnable revue pathétique et dégradante de monsieur Fau** de Michel Fau - Théâtre du Rond Point, Paris, 2010, **Les enfants** de Edward Bond à Cotonou - Bénin, 2008, **Les paravents** de Genet avec les élèves du CNS de Montpellier, 2008, **Si l'été revenait** de Adamov avec les élèves du Conservatoire de Grenoble, 2007, **L'ignorant et le fou** de Thomas Bernhard / Théâtre du Point du Jour, 2007, **In situ** en collaboration avec Camille Germser / L'Élysée – Lyon, 2006, **Les prometteuses de Philippe Malone** / Cartel 3 dans le cadre du Festival Temps de Paroles de la Comédie de Valence, 2006, **La tour de la défense** de Copi / Théâtre des Ateliers – Lyon, 2006, **Les vagues** de Virginia Woolf avec les élèves de l'E.N.S.A.T.T., 2005, **La montée de l'insignifiance** de Castoradis / CDNA Grenoble, 2004, **Pulsion** de Kroetz / L'Élysée - Lyon (avec le Collectif Ildi Eldi), 2004, **L'échange** de Paul Claudel / Nuits de Fourvière, 2003, **L'île des esclaves** de Marivaux / Théâtre Kantor, 2001, **Les Femmes Savantes** de Molière / Lyon, 1999.

En parallèle à son parcours de metteur en scène, Emmanuel Daumas suit une carrière de comédien et joue, entre autres, en 2010, dans **Mille francs de récompense** de Victor Hugo, mise en scène Laurent Pelly au TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, en 2008, dans **Le menteur** de Carlo Goldoni, en 2006, dans **Le songe de Strindberg**, mise en scène Laurent Pelly, en 2004, **Le roi nu** de Evgueni Schwartz, mise en scène Laurent Pelly, en 2002, **L'éboulement** de Dupin, mise en scène Dominique Valadié et dans **Le songe d'une nuit d'été** de William Shakespeare (mise en scène Claudia Stavisky).

La Petite Compagnie des Feuillants

La Petite Compagnie des Feuillants est dirigée par Emmanuel Daumas depuis 1999.

En 2001, Emmanuel Daumas a créé **L'Île des esclaves** de Marivaux au Théâtre Kantor (ENS Lettres – Lyon), spectacle joué par la suite aux Nuits de Fourvière et diffusé l'année suivante à la Scène Nationale d'Aubusson.

En 2003, il crée, aux Nuits de Fourvière, **L'Echange** de Paul Claudel, qui a été rejoué en novembre 2004 au Théâtre du Point du Jour à Lyon.

Le Théâtre des Ateliers à Lyon, dans le cadre de sa politique de soutien aux jeunes metteurs en scène, a invité Emmanuel Daumas et non sa compagnie, à créer dans son lieu. C'est pourquoi, en janvier 2006, le spectacle **La Tour de la Défense** a été créé et produit par le le CDNA – Grenoble et le Théâtre des Ateliers - Lyon, et repris par la suite en décembre 2006.

En octobre 2007, Emmanuel Daumas crée **L'ignorant et le fou** de Thomas Bernhard, spectacle soutenu par la DRAC Rhône-Alpes dans le cadre de son aide à la production, la Région Rhône-Alpes et la Ville de Lyon et coproduit par le Théâtre du Point du Jour, la Comédie de Valence – CDN Drôme Ardèche, le Théâtre de Villefranche-sur-Saône et le CDNA. Ce spectacle a fait une tournée de 37 dates entre Paris et la Région Rhône-Alpes (Lyon, Grenoble, Bourg en Bresse, Villefontaine, Valence, Vienne et Villefranche-sur-Saône).

Les Nègres

Pouvez-vous revenir sur l'aventure des «Nègres» ?

Emmanuel Daumas : Nous réfléchissons à ce projet depuis 2006 avec les Nuits de Fourvière. C'est réellement un projet global, sur lequel nous avons travaillé en prenant le temps nécessaire. Je me suis rendu sept fois au Bénin. Je voulais créer Les Nègres en Afrique avec des Africains et non proposer un spectacle pittoresque sans connaître l'Afrique. Je ne voulais pas tricher.

Comment avez-vous présenté votre projet au Bénin ?

Mettre en scène Les Nègres, ce n'est pas évident, il fallait passer au-delà du tabou. De plus, la pièce est interprétée par treize acteurs dont douze Béninois, Je ne voulais pas me tromper dans ma distribution.

Les Nègres est-elle une pièce connue au Bénin ?

Absolument pas. La pièce est inconnue et Jean Genet aussi, sauf rares exceptions. Cela faisait donc également

partie de mon projet. Montrer là-bas que certains blancs ont produit des textes incroyables sur le thème de l'humiliation de Noirs. Les Béninois avec lesquels j'ai travaillé n'imaginaient pas qu'un blanc ait pu écrire un texte aussi virulent, et surtout en 1957, soit trois ans avant leur propre décolonisation.

Le clivage Noirs/Blanc intéressait-il les acteurs ?

Au départ, pas du tout. Ils m'ont dit ne pas vouloir parler du passé et que le clivage Noirs/Blancs n'existait plus. Or, cette question existe toujours et elle est même encore vive.

La pièce a déjà été présentée à Cotonou. Comment les spectateurs l'ont-ils accueillie ?

De la manière idéale. On m'avait dit de ne pas proposer une pièce d'une durée supérieure à 1h30 en Afrique, or, Les Nègres durent 2h15 et les spectateurs étaient extrêmement attentifs. C'est drôle, car on sait que pour Genet : «cette pièce, écrite par un blanc est destinée à un public de blancs», or pendant les représentations, le public était noir en

majorité. Les acteurs voyaient un peu cela comme un «tour de chauffe avant d'affronter un public blanc».

Vous parlez «d'affrontement» ?

Oui, car certes, la pièce est ludique et les acteurs sont des clowns, mais c'est également une oeuvre sans concession, un affront tout en délicatesse où des Noirs vont faire plaisir à un public de Blancs en jouant aux méchants nègres et en renvoyant l'image qu'ils veulent voir.

Comment avez-vous dirigé les acteurs et quelles difficultés avez-vous rencontrés ?

Au début, j'ai eu un peu peur car les acteurs m'ont expliqué qu'ils aimaient les metteurs en scène très directifs, ce qui n'est pas mon cas. Dans les faits, les acteurs se sont rapidement emparés du thème. Pour évoquer les difficultés, je pense qu'en travaillant au Bénin, je me suis rendu compte à quel point j'étais «athée». Au Bénin, la spiritualité est partout et les discussions étaient souvent très déstabilisantes car le spirituel surgit à des moments auxquels tu ne t'attends

pas. J'ai dû apprendre à travailler avec la croyance.

Les décors qui seront visibles au Théâtre du Point du Jour sont-ils ceux qui ont été créés au Bénin ?

Oui, les décors et les costumes, tout vient de Cotonou. Car il y a de vraies particularités dans cette ville, notamment l'omniprésence des containers qui arrivent d'Europe en permanence. Et il y a la lumière également. Il y a des néons partout et cela génère une lumière très spéciale. Je ne sais pas si Genet connaissait bien l'Afrique noire mais l'une des premières didascalies de la pièce fait référence à ces néons... Cela m'a plu de prendre Genet au pied de la lettre !

Quel bilan tirez-vous de cette expérience ?

En tant que metteur en scène, je crois que la fiction m'intéresse de moins en moins. J'ai envie de faire parler les acteurs en leur nom.

Le Petit Bulletin - Lyon, 27 avril 11

Genet et ses doubles

Il y a, dans tout le théâtre de Jean Genet, une fascination pour le rituel et le masque. Ce jeu avec les doubles est la matrice même de l'étrange poème dramatique que créa Roger Blin dès la fin de l'année 1958 au Théâtre de Lutèce, *Les Nègres*. Cette pièce a toujours intéressé les metteurs en scène. Elle est difficile. Il y a en elle quelque chose qui résiste au commentaire. On la prend de plein fouet, au pur présent de la représentation. L'écrivain le disait il y a plus de cinquante ans : « J'accepte qu'elle n'ait de sens qu'aujourd'hui ». Cet aujourd'hui était celui de la France puissance coloniale. Celui de la France cruellement défaite en Indochine tandis que commençait l'autre guerre, celle que l'on ne désignait alors que comme « les événements », la guerre d'Algérie. La France de l'Afrique noire aussi, bien sûr. Le temps a passé et Genet se trompait : sa pièce demeure active. Emmanuel Daumas qui la monte, avec une troupe d'artistes du Bénin, nous en administre brillamment la preuve dans le cadre des Nuits de Fourvière. Le grand festival pluridisciplinaire de l'été (7 juin-30 juillet), sur les collines de Lyon, accorde une place importante aux productions et co-productions originales. Dominique Delorme, directeur de la manifestation, a fait toute confiance au jeune interprète que l'on a souvent applaudi chez Laurent Pelly et qui a déjà signé quelques spectacles de qualité (Molière et Copi, Marivaux et Claudel, etc...).

C'est à Cotonou que l'équipe a travaillé. Rigoureusement. On découvre les belles personnalités d'acteurs engagés de toutes leurs fibres dans le cérémonial cruel que met en œuvre *Les Nègres*. On ne résume pas l'action, tout au plus pouvons-nous fixer abruptement l'argument : soit treize comédiens qui joueraient une tragédie. D'un côté la Cour. Des blancs, le gouverneur, le juge, la Reine, notamment. Ils dominent du haut d'un praticable et les visages sont plâtrés. De l'autre, ceux qui font reparaître, en un simulacre encore plus grinçant, le meurtre d'une blanche. Visages maquillés, comme un masque encore plus sombre que leur peau. Il est donc ici question de théâtre. Par-delà le caractère carnavalesque -et jusqu'aux clowneries- de la représentation, c'est une sorte de méditation sur le pouvoir de la parole qui se déploie. Pouvoir sur les corps et les esprits. Pouvoir sur les âmes. Pas question de morale, ici. C'est bien ce qui arrache le propos à tout effet strictement politique. On est au-delà. Du côté de l'essence. Qu'est-ce qu'être un homme ?

Armelle Héliot, le Figaro, 24 juin 11

Grand art nègre

La pièce de Jean Genet, mise en scène par Emmanuel Daumas, nous emmène dans un pays d'Afrique coloniale où un groupe de puissants Blancs assiste à une représentation donnée par des acteurs noirs, ou plutôt par des Noirs jouant à être acteurs.

On est donc spectateurs de spectateurs qui jouent à être spectateurs, c'est un premier effet de miroir. Mais il y en a beaucoup d'autres : ainsi, par exemple, les Noirs jouent à être Blancs dans la pièce parodique qu'ils interprètent, mais ils se conforment aussi à la vision caricaturale que les Blancs ont d'eux, devenant, du coup, des Noirs qui jouent à être Noirs... On s'y perd. Mais on s'y perd avec joie.

Dans ce maelström, on voit comment Genet construit une réflexion critique sur le théâtre, sur les rapports ambigus qu'entretiennent fiction et réalité... Cette problématique se mêlant à une autre, portant sur le racisme, les relations dominants/dominés, les stéréotypes entretenus, parfois de part et d'autre.

D'ailleurs, dans l'esprit de l'auteur, l'œuvre ne pouvait être jouée que par des Noirs, afin de jeter un trouble encore plus profond dans l'esprit du spectateur. Volonté à laquelle s'est plié Emmanuel Daumas, puisqu'il a confié ce texte, dense et puissant, à de jeunes comédiens Béninois recrutés, pour la plupart, à Cotonou. Bien lui en a pris : ils sont la force et l'intérêt principal du spectacle. Ils se jouent avec bonheur des nombreux effets de masques, des costumes que comporte la pièce. Et s'emparent des scènes de danse avec une vitalité débordante, transformant la représentation en une fête carnavalesque, à la fois cruelle et drôle.

Ils balayent les moments de confusion qui surgissent çà et là, pour mieux nous emporter dans un tourbillon furieux. On en ressort abasourdi et admiratif.

Nicolas Blondeau, Le Progrès, 21 juin 11

Les premiers nègres africains

Artiste invite du TNT, Emmanuel Daumas y met en scène les nègres, de Jean Genet, qu'il a créé à Cotonou il y a un an. Il confie, pour la première fois, les rôles des nègres à des noirs africains.

Vous êtes artiste invité du TNT cette saison. En quoi consiste ce statut ?

Emmanuel Daumas : Depuis 1998, je travaille avec Laurent et Agathe. Comme acteur, j'ai fait une dizaine de spectacles avec eux, et, à Grenoble ou à Toulouse, ils ont coproduit tous les spectacles que j'ai créés. Cette année, j'ai joué dans Short stories, mis en scène par Agathe ; je joue dans Macbeth, et je reprends Les Nègres : depuis septembre, je suis installé à Toulouse !

Vous êtes le premier à monter ce texte avec des Noirs d'Afrique...

E. D. : Nous l'avons créé à Cotonou. Les circonstances m'ont conduit au Bénin, l'ancien Dahomey, porte de l'esclavage où Genet situe sa pièce. Le projet de départ, c'est de donner la parole aux Noirs pour un grand carnaval, où certains Noirs font les Noirs et d'autres les colons. Tous sont masqués. Dès le début, Genet

précise que les acteurs se sont grimés en nègres. L'intérêt, évidemment, c'est ce maquillage noir sur des Noirs, et l'idée que des Noirs jouent des nègres. Blin avait monté la pièce avec des Noirs, mais des Noirs des îles, des Antillais. Ce n'est pas du tout le même effet avec les Béninois. Je voulais mettre en scène la pièce avec des Africains, familiers du vaudou, qui n'aient aucun rapport avec les Blancs. En soi, la pièce est déjà très compliquée, mais si on la complique encore en la faisant jouer par des Blancs, on n'y comprend plus rien... Car le propos de la pièce est le suivant : nous sommes des Noirs, nous avons été humiliés et exploités pendant quatre cents ans par vous, les Blancs, et ce soir, nous allons jouer une pièce et nous jouer des clichés pour récupérer et amplifier l'insulte.

Que se passe-t-il dans Les Nègres ?

E. D. : Dans la première partie, qui désopile le public, les Noirs sont incapables de jouer. La deuxième partie est vraiment du théâtre dans le théâtre : un méchant nègre sensuel, instinctif et sauvage, viole une Blanche, jouée par un Noir. Dans la troisième partie, a lieu son procès. Les Noirs sont déguisés en Blancs, apeurés par les moustiques et

venus juger le méchant Noir. A la fin, tout se renverse. Mais la révolution se passe ailleurs : on a seulement assisté à deux heures de spectacle comme un écran de fumée, qui permet aux Noirs de régler leurs problèmes entre eux. D'ailleurs, Genet le dit : on est là pour vous enfumer (les nègres enfument littéralement la Blanche), on subtilise votre beau langage pour vous fracasser la tête ! A la fin du spectacle, les acteurs tous béninois parlent fon, la langue du Bénin. Ils parlent français avec un fort accent. On aime ou pas Genet, mais, pour une fois, c'est ultra clair : on comprend Les Nègres.

Pourquoi avez-vous choisi cette pièce ?

E. D. : Ce qui me plaît, c'est d'explorer les complexes d'infériorité et de supériorité intimes. Genet va au fond de l'humiliation intime et oblige les gens à opérer une catharsis personnelle : ce n'est plus tout à fait du théâtre, c'est presque une cérémonie. En quelque sorte, on pourrait comparer ça à la gay pride : il s'agit d'aller à fond dans la caricature pour retourner l'humiliation. On fait de la poésie en mettant du sel sur ses plaies et on montre ensuite ses plaies à l'opresseur. Cela parle de tous

les gens qui sont regardés de haut. En Afrique, l'humiliation demeure. Les comédiens le disent : quand ils jouent à l'ambassade, ils sont sans cesse humiliés. Cette humiliation est comme cristallisée dans la chair.

Quelle scénographie avez-vous choisie ?

E. D. : J'ai voulu éclaircir au maximum cette pièce hyper tarabiscotée, où, à la fois, on joue, on joue à jouer, on fait semblant de jouer, et qui est sans cesse rattrapée par le côté festif et baroque de Genet. Le décor présente exactement ce qui est marqué dans les didascalies : la cour en haut, et les Noirs en bas. J'avais envie de travailler sur l'Afrique actuelle, très urbaine, dans une esthétique qui rappelle Cotonou, l'endroit où nous avons travaillé. L'Afrique est éclairée au néon. A Cotonou, il y a trente mille mototaxis, l'air est bleuté, ça pue et ça fait un bruit pas possible, les gens ont tous dix téléphones portables. On est loin du vieux fantasme européen d'une Afrique sauvage et déserte... La scénographie, très sobre, rappelle donc cette Afrique réelle : un container, des murs de néons, et un décor où tout est déglingué...

Propos recueillis par Catherine Robert,
La Terrasse, Février 2012

PROCHAIN SPECTACLE

DARK SPRING
SOMBRE PRINTEMPS
d'après **UNICA ZÜRN**

mise en scène **Bruno Geslin**

du 27 au 30 mars 2012
Théâtre des 13 vents

Contacts presse

Claudine Arignon

04 67 99 25 11 - 06 76 48 36 40

Florian Bosc

04 67 99 25 20

Fax : 04 67 99 25 28

claudinearignon@theatre-13vents.com

florianbosc@theatre-13vents.com